

DE L'ÉPOPÉE À LA COMPTABILITÉ

Du côté des commentateurs sportifs, l'ère du discours épique, truffée de surnoms et totems, semble close. L'évolution de leurs commentaires traduit-elle une autre vision du sport, plus gestionnaire, où malgré la persistance du nationalisme et du panache de certains s'imposent plutôt des critères d'efficience dans l'affrontement sans merci entre sponsors qu'est devenue toute compétition? Où des équipes soudées contrôlent la situation au profit de héros devenus plus sages dans l'effort?

PAR JEAN-MARIE KLINKENBERG

Parmi les textes qu'aura suscités le Tour de France, la petite mythologie de Roland Barthes, « Le tour de France comme épopée », reste à coup sûr un des plus inoubliables. Dans ce texte, Barthes excelle à nous faire voir les oppositions qui, mieux que celle de l'axe du mal, structurent notre imaginaire. À décrire la morale ambiguë où les impératifs chevaleresques se mêlent aux rappels brutaux du pur esprit de réussite. À analyser le grossissement des effets et la mythologie des espaces.

Mais, en ce début de siècle, l'ère du discours épique semble bien close, comme celle des surnoms et des totems qui désignaient naguère les coureurs en vue. « Aujourd'hui, le Cannibale (Merckx), le Blaireau (Hinault), le Grand Fusil (Geminiani), L'Aigle de Tolède (Bahamontes), l'Empereur de Herentals (Van Looy) ou Maître Jacques (Anquetil) font partie d'une histoire dans laquelle ne reviennent plus que les Jaja ou Panda (Jalabert), Il Magnifico (Cipollini) ou Il Pirato (Pantani) », se lamente un journaliste, lequel croit pouvoir assigner deux sources à cette perte. C'est d'une part la technicisation de la discipline, d'autre part l'arrivée dans le Tour des nationaux jusque-là « réfractaires à la Petite Reine », émergence qui, ayant suscité l'avènement dans le milieu de langues nouvelles, aurait provoqué un recul du français qui se payerait par une plus grande timidité langagière.

On peut observer d'autres changements encore dans la langue du Tour. Nous les avons observés dans un seul journal, *Le Soir*, et pour le seul Tour de France 2002. Tous se manifestent à travers des manipulations rhétoriques subtiles, et sont révélateurs des mutations que l'univers du sport connaît. Ce sont le maintien du discours nationaliste, en dépit de l'organisation de l'épreuve en équipes de marque, l'impassibilité du décor, qui donne à l'action l'aspect d'un pur affrontement et, nouveauté principale, la disparition du coureur en tant qu'individu isolé, au profit d'un appareil de gestion.

LES ACTEURS: NATIONALITÉ ET ÉQUIPES DE MARQUES

Ce qui se manifeste spectaculairement ici, c'est la tendance à nommer un individu en le désignant comme l'échantillon privilégié de la classe à laquelle il appartient.

Dans le cas du Tour, ce mouvement de classement favorise assurément la nationalité. En vertu de ce schéma, Indurain est l'Espagnol, comme Igor Gonzalez Galdeano ou Joseba Beloki, et Johan Bruyneel est le Belge, Lance Armstrong est l'Américain, Michaël Boogard le Néerlandais et Raimondas Rumšas le Lituanien. À la rigueur, on peut désigner un coureur par un ensemble apparenté à la nation : région historique, zone géographique ou entité administrative. Patrice Halgan est ainsi le Breton, Lance Armstrong le Texan et Virenque « le coureur varois ». Plus rarement, c'est la ville d'origine qui intervient : Laurent Jalabert est ainsi Le Mazamétain, Karsten Kroon « Le natif de Dalen » et Roberto Heras « le Catalan de Bejar ».

En dépit de cas comme celui du « Flandrien », ou du « Nordiste Philippe Crépel », on aurait tort de croire que ces dénominations renvoient à la géographique d'un univers mythique propre au cyclisme, un univers où les pavés du Nord dialogueraient avec les crêtes pyrénéennes, par-dessus le Ventoux. Comme le montre l'exemple du « natif de Dalen » et du « Catalan de Bejar » (allez, répondez vite sans tricher : où est Dalen ? où est Bejar ?), le journaliste ne crache pas sur le confidentiel, et il peut même se gargariser de son savoir tout neuf, comme il le fait avec Jan Kirsipuu qui est tantôt l'« Estonien d'AG2R » ou « le sprinter estonien ».

Que l'on applique ici un précepte stylistique que l'on nous serine depuis l'école primaire (« Bannissez la répétition ! ») n'est pas douteux. Cela nous vaut, en journalisme politique, « le locataire de la Maison-Blanche » pour G. Bush et, en philosophie, « le stagyrite » pour Aristote. Mais au-delà du précepte, cette manière de dire est significative.

La figure où un individu est le représentant par excellence de sa nation est certes fréquente dans le vocabulaire du sport dans son ensemble. Quoi d'étonnant ? De la même manière que la guerre est, selon Clausewitz, la politique continuée par d'autres moyens, le sport n'est-il pas la guerre menée par d'autres moyens ? (George Orwell : « Praticué avec sérieux, le sport n'a rien à voir avec le fair-play. Il déborde de jalousie haineuse, de bes-

tialité, du mépris de toute règle, de plaisir sadique et de violence; c'est la guerre, les fusils en moins ». Or, c'est trop évident, nation et guerre ont indubitablement partie liée.

Plus que d'un simple souci de variété, il s'agit donc là d'un moule disponible, qui renvoie à une architecture du monde, architecture soutenue par de grands stéréotypes. Sa fréquence dans la rhétorique du Tour se révèle particulièrement significative quand on considère d'autres sports. En football, il est, par exemple, courant de désigner une équipe par la spécialité professionnelle dominante de la ville représentée par cette équipe. (Les représentants du C.S. Verviers sont ainsi fréquemment désignés par l'expression « les Lainiers », alors qu'aucun joueur n'a sans doute jamais été ni marchand de ploquettes ni fabricant d'apprêts. Et de toute manière l'industrie lainière n'est plus qu'un souvenir au bord de la Vesdre.) Le vocabulaire du cyclisme aurait parfaitement pu se plier à ce modèle, d'autant plus que les équipes sont désormais organisées sur le mode corporatiste. Certes, la marque du sponsor elle-même apparaît parfois. Elle le fait de deux manières: elle apparaît au détour d'une phrase lorsqu'il s'agit d'un coureur au singulier (« Une bagarre australo-allemande favorable au coureur de la Telekom », « Le coureur de Domo n'a pas été en mesure d'accrocher l'autobus », « L'Estonien d'AG2R »), et elle apparaît sous forme de synecdoque lorsqu'il s'agit d'un collectif (« Les Euskatel »). Mais on ne trouve presque jamais, au singulier, l'expression « le Téléphoniste » ou « l'Horloger ». Seule exception, toujours au pluriel et chaque fois entre guillemets: « Les "Postiers" », désignant les membres de l'équipe U.S. Postal (« Les "Postiers" ont ainsi livré le courrier à une vitesse record », « prendre les choses en main, ce que les "Postiers" firent avec la même maîtrise », « Heras a décidé de rejoindre [...] les "Postiers" »). Est-ce là une hirondelle qui ne fait pas le printemps? Ou est-ce l'aveu enfin arraché à la presse d'un mouvement de marchandisation qui ne date pas d'hier?

LE DÉCOR: UN PARTENAIRE DÉSORMAIS IMPASSIBLE

Comme on s'en doute, la géographie du Tour fait partie de sa mythologie. Pour Barthes, « la course est ici à la fois périple d'épreuves et exploration totale des limites terrestres »: dans le plan horizontal, c'est l'enfer du Nord, sur l'axe vertical, c'est le Tourmalet, le Galibier et surtout le Ventoux, véritable Moloch qui fait payer aux cyclistes « un tribut injuste de souffrances ».

On doit donc s'attendre à ce que ce décor soit abondamment rhétorisé, et il l'est. Mais il est intéressant de voir que, dans la rhétorique du Tour, les métaphores sont désormais très rarement animées.

Comparons le discours du cyclisme sportif avec celui d'une discipline apparemment parente: la randonnée pédestre. Pour cela prenons le guide du sentier de grande randonnée qui va de la mer du Nord à la Méditerranée. Au hasard, nous tombons sur la description de l'itinéraire qui joint Visé à Dalhem. On y lit que le G.R. « se glisse à droite », puis « dégringole à droite par une rangée d'escaliers ». Il « bifurque », « monte », « vire sèche-

ment », « s'infléchit à gauche », « serpente dans une lande boisée », « croise un chemin de campagne ». L'itinéraire blanc et rouge « s'enfonce » ensuite « dans la vallée de la Berwinne », puis « le balisage se glisse tout droit dans un sentier », etc. Laissons ce sentier européen gagner l'Ardenne puis les Vosges, le Jura et les Hautes-Alpes, trajet au cours duquel il obliquera, s'étirera, dévalera, filera, s'insinuera, dominera, longera, empruntera, virera, s'écartera, appuiera et musardera. Mais si nous le laissons, ce ne sera pas sans noter que s'il y a un personnage particulièrement absent de cette description, c'est bien le randonneur. De temps en temps, celui-ci aperçoit un village, ou est invité à laisser un diverticule. Mais la plupart du temps, il s'est tout bonnement fondu dans un itinéraire qui fait tout pour lui, ou au moins a-t-il été amené à se soumettre à un dynamisme dans lequel son libre-arbitre et sa volonté passent au second plan. Le véritable acteur est le chemin, un acteur dont la bienveillance est si grande qu'il dispense son partenaire d'exister.

Dans le Tour, rien de semblable. Contrairement à ce qu'on pouvait observer il y a une vingtaine d'années, le décor ne fait presque plus jamais l'objet de métaphores où il serait doté de conscience ou d'action. Plus de mouvement dans ce paysage rendu à sa minéralité : à peine peut-on signaler « L'Alpe-d'Huez déménage à La Plagne ».

C'est que nous sommes désormais dans l'être et dans l'essence. Penchons-nous sur cette image culinaire un tantinet ridicule : « Le Galibier, la Madeleine et la Plagne dans la même journée, ce sont trois tartiflettes : une au petit déjeuner, une au déjeuner et l'autre au dîner. Bon mais indigeste. » Il s'agit ici de mettre en évidence une qualité du décor, qualité contre laquelle l'action du cycliste devra porter. La personnalisation est donc rare (et d'ailleurs, elle est souvent déniée : « La Madeleine, dont on vous jure qu'elle n'a rien d'une pin-up »). Le décor est donc un pur opposant, dont les caractéristiques font mieux ressortir la valeur de celui qui s'y oppose. Barthes encore : « Le coureur est aux prises, non pas avec telle ou telle difficulté naturelle, mais avec un véritable thème d'existence, un thème substantiel. »

Cette observation confirme que nous ne sommes pas ici dans la fusion entre le cycliste et son paysage, comme on l'est à chaque page de *Besoin de vélo*, ce superbe petit livre de Paul Fournel (2001), mais bien dans la pure performance et le pur affrontement.

L'impassibilité du décor n'est pas totale, on s'en doute. Mais c'est précisément quand il accentue son rôle de révélateur qu'il accepte de s'en départir. Exemple : « La splendide étape alpestre qui effrayait l'ensemble du peloton depuis sa présentation a accouché d'une souris. »

L'ACTION: QUAND LE COUREUR DISPARAIT

Pour Barthes, « la dynamique du Tour ne connaît que quatre mouvements : mener, suivre, s'échapper, s'affaisser », actes coulés dans le vocabulaire emphatique de la crise. Mener, acte d'héroïsme pur de qui se sait sacrifié ; suivre, acte qui relève « d'un arrivisme insoucieux de l'honneur » ; s'échapper, « épisode poétique destiné à illustrer une solitude volontaire ».

Comme on doit s'y attendre dans un contexte qui continue à privilégier la nationalité, la métaphore de la bataille continue à bien fonctionner : il est encore fréquemment question de « duel », « d'offensive en solo » et de « camarades de combat », et si Armstrong concède une demi-heure, c'est « à une bande de baroudeurs ». Et il suffit qu'une étape traverse la Normandie pour que les souvenirs de Débarquement excitent l'imagination des journalistes. Le thème ne cesse de se manifester de manière discrète : les multiples expressions « aborder », « continuer sur une lancée », « y aller », « faire cavalier seul », « garde bleue », « coup de bambou » le confortent. L'image de la bataille se fait parfois plus spectaculaire : comme dans tout combat, il y a ici des morts, au point que les admis à poursuivre l'épreuve sont « les survivants ». Comme dans toute armée, il y a des corps spécialisés, sapeurs et artificiers, commandos et voltigeurs : c'est ainsi que « Virenque allume la première mèche », que « Boogard remet une cartouche », que Roberto Heras est « le lance-fusée d'Armstrong » et que l'on voit en Jalabert une « sorte de démineur des espaces aériens quand la route s'élève ». Comme dans toute milice, il y a des supérieurs et des hommes de troupe : « [Heras] n'est encore qu'un lieutenant. Mais qui pourrait prendre du grade à moyen terme. » On ne s'étonnera donc pas que l'omniprésente métaphore militaire se file volontiers : « Le carnage a frappé les généraux, pas seulement les vaillants soldats. »

Mais nous touchons peut-être ici une spécificité de la rhétorique cycliste d'aujourd'hui : une discrète mutation nous a fait passer de la métaphore du combattant isolé à celle de l'armée organisée. L'ère du chevalier errant ou du samouraï solitaire est définitivement close. Comme dans les déserts du Proche-Orient, l'heure a sonné de l'aménagement et de la technicité. Ainsi, l'ordre mental relativement fruste de la Boucle d'autrefois n'est plus. (Ordre fruste : comme celle des fourmis, l'intelligence du routier de naguère était limitée mais efficace ; tout entière investie dans de basiques stratégies, durer est le premier idéal qu'elle s'assignait ; l'économie d'effort trouvait principalement à se déployer dans l'attaque sournoisement placée.) L'espèce évoluant, il a fait place à la réflexion élaborée ainsi qu'à des projets collectifs qui vont bien au-delà de ceux que décrivent les quatre actions de base énumérées par Roland Barthes.

D'où l'exploitation d'une nébuleuse de métaphores nouvelles, à la consistance encore peu évidente, mais d'où émergent nettement trois lignes de force.

Il y a d'une part la présence du verbe et du symbolique, qui occupent une place qu'on ne leur connaissait pas jusque-là. Ce qui agit est non plus le muscle de la jambe, mais celui de la parole. « Simon et Kirilev [...] avaient

prolongé les débats », Héras a une « explication musclée avec un concurrent en haut d'un col » et « les "postiers" [l'équipe US Postal] ont ainsi livré le courrier à une vitesse record ». Le résultat est bien sûr toujours de l'ordre du jeu et du spectacle, ou de l'ordre du jeu et de l'art : on parle « d'abattre un poker sur la table du tour », de « déposer un carré d'as sur la table », de « mettre la pédale douce », et « d'orchestrer un autre festival ». Les métaphores filées vont dans le même sens : « Lance tisse une toile que Rubens [surnom du suisse Bertogliati] peint en jaune ». On le voit : ce qui était naguère donné comme la pureté de la passion se résout désormais dans la nécessité pragmatique, laquelle doit nécessairement s'exprimer par le verbe ou le chiffre.

La deuxième ligne de force est, sinon l'abolition de l'individu isolé (on ne peut pas plus s'en passer que dans l'entreprise), au moins son intégration à un projet collectif. C'est bien à la construction d'une microsociété qu'on assiste. Une société qui, comme la société globale, valorise désormais le seul travail. Courir a ainsi cessé d'être un sport pour être un pur labeur : « Aerts fait le plus gros du travail. Il nettoie les écuries d'Augias. » Dans cet univers, « s'échapper » et « s'affaisser » ont cédé la place aux mêmes mouvements qui définissent la flexibilité sur le marché professionnel d'aujourd'hui (qui, de son côté, a repris à son compte le discours du sport guerrier ; mais ceci est une autre histoire). L'enjeu est en effet d'une simplicité biblique : ou « sortir » ou « rentrer », « partir » ou « être repris » (« McGee tente de sortir seul mais il est repris par Zabel qui règle O'Grady et Jalabert », « Nerveux, le peloton ne chômait pas, ce qui n'empêcha pas trois hommes de s'en extraire »). Comme on dirait : avoir du travail ou pas.

Comme la vraie, celle où des techniciens pressent des boutons, mettent en branle des systèmes experts et « traitent des objectifs », la guerre qu'est le Tour a donc désormais cessé d'être principalement physique. Le modèle type de l'affrontement contemporain est surtout celui de la « bataille de nerfs » ; comme dans la compétition économique, il faut avant toutes choses « avoir le jus, le mental et la conviction », et quand on appelle des renforts, c'est « pour le déménagement ».

Si le coureur solitaire n'a plus sa place dans le récit cycliste contemporain, ce n'est toutefois pas au profit d'une communauté d'individus. Car la collectivité à laquelle il participe a perdu son caractère humain. Dans le Tour nouveau, c'est au profit des moyens techniques que l'individu se dissout. Coureur isolé, coureurs groupés, ne sont que des prénoms : Machine est leur nom de famille : « Une fois que les locomotives des sprinters sont en route, la perte de place est souvent synonyme d'échec », « C'est une locomotive lancée à haute vitesse qui propulse son leader vers la ligne d'arrivée », « Le coureur de Domo n'a pas été en mesure d'accrocher l'autobus [...] Un autobus qui a failli ne pas respecter son horaire [...] Dans cet autobus riche de soixante-neuf coureurs figuraient cinq Belges ».

Cette dissolution de l'individu dans le tout est payé par un autre mouvement, descendant celui-là : la disparition de cet individu se confirme par le bas, grâce à un mouvement de parcellarisation et d'atomisation : il n'y a plus

de coureur, il n'y a plus que des organes, tendons, muscles et nerfs, tensions et toxines. Si on nous montre la défaillance des coureurs, c'est pour diagnostiquer: « Les organismes sont au point de rupture. » Du tout, déjà mécanisé, on passe à sa partie. Armstrong n'est rien d'autre qu'un agrégat de prothèses couteuses: un « rouleau compresseur américain qui enrôle petit, mais très vite sur son plateau d'argent ». Comme dans les films où ce sont les effets spéciaux qui comptent désormais, les affrontements se décrivent par un gros plan sur le détail technique des armes qu'on y mobilise: par exemple quand il s'agit d'« en remonter au cow-boy jaune, moulin à café du dérailleur », avec « un coup de douze dents et des risques à prendre ».

Mais une chose n'a pas changé: comme jadis, ce qui est recherché est toujours l'ordre. Toute l'action collective est tendue vers un but unique: « mettre de l'ordre ». Il s'agit désormais moins de combattre que de gérer: les membres de telle équipe « contrôlent sans forcer leur talent ». Toute la société du Tour est ainsi devenue une sorte de service de gestion des ressources humaines, le rôle de contrôleur étant dévolu à l'instance anonyme qu'est le peloton: « Ils reprennent les trois échappés peu après la descente, mais sous l'impulsion des Onze, le peloton opère le regroupement », « le jeune Oriol [...] reçoit la bénédiction du peloton ». Certes, toute personnalisation n'a pas disparu. Le patronat s'exhibe parfois, mû par une sagesse qui lui souffle de prendre « lui-même ses responsabilités »: « The boss is back », annonce-t-on avec fracas. Mais lorsqu'il agit, c'est souvent de loin, et toujours mû par ce discernement (« il envoie Héras dans l'échappée pour ramener ses compatriotes à la raison »).

Mais chez nous, le boss se doit d'être bonhomme. La simplicité, toujours la simplicité! Voilà bien plus beau compliment que l'on puisse faire à un boss, ou à un roi: il sait être simple. Cette simplicité trouve parfaitement à s'inscrire dans l'univers de la petite consommation, qui vient ajouter sa mythologie aux autres. Et c'est pourquoi le paysage ne laisse que difficilement apparaître ses lignes de force, masquées par les briquets jetables, boissons énergisantes, casquettes de papier, tablettes de gommes à mâcher, montres spectaculaires, gazettes de la dernière minute...

Jean-Marie Klinkenberg